

LES CHARITÉS D'ALCIPPE

*Je me suis allongé sur le sable des grèves,
Où l'usure du monde a d'arides douceurs;
C'était l'heure étonnée où les astres se lèvent;
Recouvrant leurs longs corps de la nacre des rêves,
J'ai vu venir à moi les Sirènes mes sœurs.*

*J'ai vu venir à moi mes folles sœurs des rives,
Qui chantent dans la nuit en un lugubre cœur,
Amantes sans amour, à tout jamais captives,
Qui n'ont jamais senti, dans leurs gorges plaintives,
Gronder sous leurs seins froids le feu secret d'un cœur.*

*Dans les bois anæieux où rôdent les battues,
Dans les jardins pâchés où germe le jasmin,
Scellant d'un doigt levé leurs longues plaintes tues,
J'ai vu venir à moi le peuple des statues;
Le marbre et le métal m'ont saisi par la main.*

*Au fond des temples d'or où de sombres idoles
De leurs yeux de saphir regardent vers la mer,
Un lent soupir, pareil au frisson des gondoles,
Agitait sur leur sein les lourdes girandoles;
Toutes levaient sur moi leur beau regard amer.*

*Dans les gouffres des monts, aux gorges des Carrares,
Les marbres non taillés ont crié sous mes pas,
Et le jaspé, et l'agate, et les porphyres rares,
Trainés sur le chantier par des sculpteurs barbares,
M'ont dit quel désespoir consiste à n'être pas.*

*Ils souffraient d'ignorer de quels noms on les nomme,
Quels dieux ou quels Césars, passifs représentants,
Ils iront figurer sur les portes de Rome
Et quel maître oublié dans cet enfer de l'homme
Va subsister en eux comme un outrage au temps.*

*Les plus beaux lamentaient leur beauté toujours vaine,
Lassés de tout l'encens d'eux même inaperçu,
La fraîcheur du soir grec n'emplissant pas leur veine,
Et sous leurs pâles fronts ceints d'ache et de verveine,
La douleur d'exister sans l'avoir jamais su.*

*Chacun m'a demandé mon âme impérissable,
Comme une source d'or qui viendrait sourdre en eux,
Afin que leur fidèle à genoux sur le sable,
Voie enfin s'éclairer leur face inconnaissable
D'un sourire immortel et qui paraisse heureux.*

*Elles m'ont demandé ce chaud morceau de l'âme
Qui tressaille au dedans comme un enfant conçu;
Ce balancier vivant, fait d'ombre et fait de flamme,
Qui d'instant en instant s'accélère et se pâme,
Navette du métier où le sang est tissu.*

*Elles m'ont demandé leur part de cet ulcère
Qu'irrite au fond de nous chaque pleur non séché,
Afin que le noyé, le mousse ou le corsaire,
Goûtent entre leurs bras que la pitié desserre,
Aux humaines douceurs de cet appât caché.*

*Afin que le malheur puisse enfin les atteindre,
Leur soufflant des sanglots qu'on ne sait pas avant;
Et qu'à l'heure pâlie où le jour va s'éteindre,
Elles puissent s'aimer, se baiser et s'étreindre,
Et bercer leur douleur comme un fardeau vivant*

*J'ai cédé, frémissant, aux pleurs de leurs yeux vagues,
A leur chant amoureux plein d'ombre et de rumeur;
Entre leurs doigts lascifs, sous les perles des bagues,
J'ai vu sombrer mon cœur au creux profond des vagues,
Dans l'abîme orageux où va tout ce qui meurt.*

*Je l'ai vu dévaler le gouffre des tempêtes,
S'ouvrir comme un lotus au sein calme des eaux;
Quand les vagues dansaient, rebondir sur leurs crêtes,
Comme en de longs fils d'or dont les frissons l'arrêtent
Se prendre en gémissant aux cheveux des roseaux.*

*J'ai vu son tiède sang rosir la mer immense,
Comme un soleil blessé qui s'immerge en vainqueur;
Laisant derrière lui le vide et la démence,
Je l'ai vu s'engloutir dans la nuit qui commence,
Et j'ai cessé de voir ce qu'on nommait mon cœur*

*Ils réclamaient de moi ma bouche afin de boire,
Pour répondre aux vivants quand ils parlent aux morts;
Comme un héros trompé qui maudirait sa gloire,
Lassés de s'abreuver au vin pur du ciboire,
Les saints pour se damner avaient besoin d'un corps.*

*Ainsi que les démons dans les pourceaux d'Asie,
Apostats d'un bonheur qu'ils ont payé trop cher,
Transcendants affamés que rien ne rassasie,
Au fond de leur repos pleurant leur frénésie,
Les morts se sont rués pour habiter ma chair.*

*Ils ont agi pour moi mon corps donné sans crainte,
Ont mordu par ma bouche à de mortels appâts,
Autour de leurs désirs ont noué leur étreinte
Aux lieux où je marchais imprimant leur empreinte,
M'ont traîné dans des lits que je ne savais pas.*

*Tout ce que j'ai cru mien se dissout et chancelle,
Dénouant sans mourir les nœuds intérieurs;
Comme un chant échappé d'un grand violoncelle,
Qui dans l'air amorti se déroule et ruisselle,
Je ne me trouve plus qu'en me cherchant ailleurs.*

*Taisez-vous, temples grecs! Taisez-vous, catacombes!
Ne le racontez pas, hymnes des flots mouvants!
Morts qu'on croit au secret dans le cachot des tombes,
Taisez-vous à jamais sous les larmes qui tombent,
Dieux! gardez mon secret quand vous parlez aux vents!*

*Témoins désespérés de mes métamorphoses,
Sans pouvoir se saisir de l'être que je fus,
Comme on cherche un parfum au cœur secret des roses,
La mort, pour me trouver fouillant au cœur des choses,
Est le seul mendiant qui n'aura qu'un refus.*

*Qu'elle aille, s'il le faut, demander aux Sirènes
Mon cœur voluptueux aux flots abandonné.
J'ai déjoué l'absoute et les funèbres thrènes;
Comme un nard répandu sur la gorge des Reines,
J'existe à tout jamais dans ce que j'ai donné.*

*Et grâce aux flots des mers où bat mon cœur sauvage,
Grâce aux marbres debout sous les pins toujours verts,
Grâce à l'esprit captif dans la pierre en servage,
Grâce aux morts ranimés qui saignent d'âge en âge,
Je me survis sans fin dans l'immense univers.*

Marg YOURCENAR
